

Nomadane et figure de l'immigré chez Hédi Bouraoui

Abderrahman Beggar, professeur-agrégé

Université Wilfrid Laurier, Ontario, Canada

Department of Languages and Literatures

Abstract: The purpose of this paper is the study of what Hédi Bouraoui calls “nomadane” and its epistemological and existential implications on the conception of the figure of the immigrant. This neologism is in reality a key-concept in Bouraoui's nomadism. It plays an essential role in the understanding of issues related to language, culture and identity. The archetype of the nomad is behind the definition of creativity as an act of freedom. In this sense the glorification of movement is related to a certain conception of the world and its esthetical expressions. This idea of freedom is behind the holistic redefinition of the “fragmented subject” (Fromm). This approach is also a philosophical exploration of the problem of determinism as it is considered by both Sartre and Bouraoui.

Key-words: archetype, immigrant, nomadism, “nomadane”

Ce qui nous importe c'est de changer de ciel, c'est-à-dire de détruire d'abord ce lieu où se dessinent et s'articulent, comme autant de figures peintes et familiales, les images de nos actions et les formes de nos savoirs. Pour cela, il faut « faire violence », et le ciel qui est au-dessus de nos têtes, le mettre sous nos pieds (Desanti 75).

Le roman de Bouraoui, *Puglia à bras ouverts*, est fidèle au même souci de célébration de l'esprit nomade, de l'errance et de la méditation au fil des déplacements qui marque l'œuvre prolifique (plus d'une quarantaine de livres couvrant des domaines aussi divers que l'essai, la poésie et le roman) de cet auteur franco-ontarien; une œuvre qui rend hommage à la volonté de créer à partir de sa condition de nomade des temps modernes. C'est de sa Tunisie natale, son Maghreb idéal indifférent aux frontières étatiques, sa Méditerranée maternelle, son Paris et son Toronto adoptifs que son inspiration se nourrit au fil des ans. Le roman raconte l'histoire de Samy et ses périples à travers « Puglia, charnière et pont entre Orient et Occident » (2).

Samy est un conteur maghrébin, l'un de cette espèce en voie d'extinction, un *meddah*, sorte de troubadour qui voyage partout où il y a une oreille accueillante. La partie la plus australe de l'Italie lui rappelle le pays natal : «Puglia lui rappelle tant de traits méditerranéens semblables au lieu où sa tête a vu le jour. Son pays vit en bon voisinage à quelques nœuds de la Péninsule. » (3). L'expression de l'adoration qu'il nourrit vers cette terre traverse un récit consacré à son séjour parmi les D'Alema, et aux rencontres qu'il fait au gré de ses déplacements.

A première vue, il semble exagéré d'accorder à la « nomadane » le statut de concept. D'ailleurs, elle ne fait figure qu'une fois dans le récit lors d'une discussion entre le héros et un certain Nicola Colangelo à propos de « la façon d'errer dans le monde » (10). C'est l'occasion pour le conteur de parler de cette philosophie du déplacement. Il qualifie son existence d'une « nomadane [qui] transporte avec elle toutes les racines qu'elle a acquises sur son chemin ». A notre connaissance, ce terme est utilisé pour la première fois par Bouraoui. Le lecteur habitué à ses travaux va trouver sûrement normal l'usage de ce néologisme, l'auteur étant connu pour son art d'agir sur les mots pour les soumettre aux circonstances de la création et les recréer à sa guise. Une telle action ne se limite pas d'ailleurs au seul plan lexical, les écrits de Bouraoui étant des plus difficiles à soumettre à tout dessein critique systématisant; chaque livre étant une pièce dans un archipel où les formes, les structures, les modes et les styles se distinguent d'un lieu à l'autre. Samy, conteur-voyageur, est défini comme « un jouisseur de

mots-concepts » (6). En réalité ce « jouisseur », adepte de la *gaya scientia*, incarne à notre avis les bases de la philosophie bouraouïenne.

Revenons à la question déjà posée : pourquoi accorder le statut de concept à la *nomadanse*? Nous devons admettre que si l'exclusivité était donnée au plan quantitatif (si nous parlions du nombre de récurrences de ce mot dans l'œuvre de Bouraoui), nous aurions perdu d'avance. C'est pour cette raison que nous optons pour le critère qualitatif, surtout fonctionnel, en partant de Hegel pour qui le concept est ce qui « définit, articule et met en ordre les propriétés d'une chose » (Le Ru 131). Le concept est lié à l'être même du savoir. Il est le terroir des idées, ce que Desanti qualifie de « sol natal de la vérité » (99); il est en somme cette « dimension cachée » qui se trouve par-delà les couches explicitées de la connaissance, ce point où se situe leur élément vital. Et pour avoir cette valeur, il est l'un qui gère le divers, propre à la profusion créatrice des idées; il est « représentation générale ou réfléchie de ce qui est commun à plusieurs objets » (Le Ru 131).

Le propos de cette analyse est de saisir le fil conducteur entre les diverses manifestations de la « nomadanse » chez Bouraoui, de voir comment celle-ci est une forme de résistance aux « modes universels de subjectivation qui caractérisent l'autoritarisme » (Sedgwick, 153); celui-ci (le concept de « nomadanse ») étant considéré dans une dimension qui dépasse le politique pour couvrir surtout les modes d'expression, de sublimation, d'interaction avec le référent et de positionnement de soi vis-à-vis de l'Autre et du monde. Dit d'une autre manière, la raison derrière notre analyse est de voir comment le « nomadanseur » nous apprend-il à désapprendre l'usuel et à remettre en cause la topographie de nos modes de pensées, ces régions d'où émerge la matière de nos convictions, de nos rapports à nous-mêmes et aux autres. Samy a une mission qui consiste en « changer de ciel » comme dit De Santi, et, par conséquence, il cible des domaines aussi coriaces, aussi difficiles à « violenter », comme le langage, la culture, l'idéologie.

N'oublions pas que l'origine étymologique du mot concept est le verbe latin *concepere* qui veut dire contenir. Les concepts sont ces barrages érigés pour contenir et gérer les idées. Cette métaphore aquatique nous renvoie à la notion d'amont. Dans leur fluidité, les idées se succèdent pour arriver à constituer un corps homogène (les *flaux-idées* contenus dans le barrage conceptuel). Eaux et barrage constituent en réalité un même corps car que serait le barrage sans les flots? Le concept est tout d'abord une sédimentation d'idées, idées en quête d'un moule qui les contienne. Ce moule est du même matériau. Tout ce qui le distingue c'est son pouvoir de soumettre la diversité à l'unicité. Il est, de l'aveu du héros, « la graine qui revitalise l'humain de la condition humaine » (*Puglia à bras ouverts*, 5). Cette graine ne peut avoir de valeur que dans le « jardin humain ». « Graine » et « jardin », idée et concept; à partir de la perspective de Samy, le discours est « une démarche inaugurale qui encourage tout un chacun à cultiver le jardin de son humanité ».

La « démarche inaugurale » renvoie à ce début, au moment d'éclosion de l'idée, de sa sortie du cocon de l'indicible et de son détachement de l'impénétrable opacité du silence. Ce silence, fleuve dont le courant la pensée veut remonter, est le lieu d'où naît la parole du conteur :

Airain agile, sa parole vient de loin... Elle fend la nuit des temps et bafoue par sa partition aux multiples couleurs. Il n'est pas prophète, mais sa multi-voix reprend l'écho des sans-voix et se propage en délices de connivence... (*Puglia à bras ouverts*, 24-25)

« Airain agile », force qui « fend la nuit des temps », la parole transcende tout et ne se laisse pas saisir : elle vient d'un lieu imprécis, un lointain aux contours anonymes que comblent les points de suspension. Ce territoire immaculé est celui de la liberté propice à une volonté agissante. Samy, qui en arabe veut dire sémite, incarne l'idée de cette errance historique, celle des premiers peuples (séfarades, phéniciens, bédouins, berbères, tribus

subsahariennes et autres). S'il a préféré l'oralité à l'écrit c'est pour bien incarner la « multivocité » et l'anonymat. La parole ne s'approprie pas; elle nous habite et nous remporte dans son tourbillon. Ce qui se transmet, ce ne sont pas des mots mais des « échos ». Ces échos ne sont pas des vérités puisqu'ils renvoient à l'idée de mutisme (« sans-voix »). C'est ici que Bouraoui se distingue de l'idée de Foucauldienne de « jeux de vérités ». Nous ne pouvons pas parler de « jeux » puisqu'il n'y a qu'une seule vérité, celle maternelle qui enfante le reste, vérité qui habite le mouvement créatif et qui se nourrit de la pluralité qui s'offre à elle. Il semble plutôt du côté du principe de Badiou selon lesquels les vérités sont enfantées par la contingence¹. Néanmoins, si on va par delà l'idée de la pré-existence (ou même de l'existence parallèle de la vérité par rapport à l'événement), nous nous rendons compte que la figure du conteur bouraouïen donne à la vérité une autre définition; celle-ci ne relève pas de l'exercice d'une judicature mais plutôt du renforcement d'une métaphore, cette même métaphore aquatique dont nous avons parlé en traitant de la définition du concept. La vérité habite l'élan qui enfante le mot. Elle est « samyyah » (en arabe, distinguée ou transcendante) dans la mesure où elle rejoint l'élément génératif de toute action. Cet élément est le signifié qui « bafoue » le signifiant, et celui-ci n'en capte que des contours flous. Ce signifié indomptable est le territoire d'où vient Samy. Il s'agit d'un espace à la topographie changeante au gré des vérités qui l'habitent. Pour assurer cette ouverture, cet espace ne peut être accessible qu'à ceux qui l'apprécient, les nomades. Revenons à cette discussion avec Nicola Nolangelo, où ce dernier incarne le rôle du sédentaire, le conteur nous éclaire sur le sens de son mode de vie nomade et nous dit que « l'errance est une exigence intérieure » (10). Par-delà son *locus* (« intérieure »), quel est le sens de cette exigence? Quel est la nature du faire qui en émane? Pour l'auteur, elle habite la figure du nomade, dont l'existence se résume ainsi:

Il s'agit toujours de planter sa tente ou son igloo au fur et à mesure des parcours accomplis. Il est l'antithèse du mot sédentaire. La population nomade évoque toujours l'errance, l'instabilité, la mobilité, autrement dit un vagabondage continu qui gomme l'idée d'arrêt définitif ou de domicile fixe (*Transpoétique*... 6).

L'exigence est celle consistant en privilégier l'être sur l'avoir. Le nomade n'est pas celui qui accumule des biens dans un effort de contrer l'angoisse qui hante le sédentaire. Au contraire, il se tient aussi léger que possible afin d'éviter tout ce qui est susceptible de nuire à l'« agilité ». Nomadisme ne veut pas dire seulement dissoudre les frontières physiques; il est surtout prédisposition à l'intériorité, au « vagabondage » spirituel. D'où la définition du verbe « nomader » comme « concept d'errance qui incorpore deux notions, celle du besoin vital correspondant au terme classique, et celle de l'aventure idéologique ou intellectuelle » (*Transpoétique*... 6). A ce niveau, nous tenons à souligner que chez Bouraoui le nomadisme n'a rien à voir avec l'a-culturel ni le contre-culturel; le nomade n'est pas là pour faire ses comptes à la culture. Samy ne nourrit pas de complexe d'infériorité vis-à-vis de ses origines ni de supériorité vis-à-vis du voisin italien. Pour y voir plus clair, revenons sur les propos de Bouraoui, précisément les deux « notions » qui entrent dans la définition de l'acte de « nomader » : l'« acte vital » et « l'aventure intellectuelle et idéologique ». Au niveau propositionnel, cette binarité revêt une importance paradigmatique; le couple « vital » et « expression intellectuelle » constituant les ingrédients premiers de la philosophie de la création. La pensée (« expression intellectuelle ») est avant tout « acte vital ». Ce nomadisme se nourrit de la même nécessité que chez Deleuze dans la mesure où l'idée n'est que le pendant des élans vitaux qui déterminent les actions. Cette binarité est aussi celle de l'être et du devenir. Le premier est immuable, il est silencieux et amorphe, il est le centre de l'indivisible, le Tout totalisant qui fonde la nature. Quant au « devenir-nomade » (tant chez Bouraoui que chez Deleuze), il est ce qui rend possible la constellation d'expressions de l'être (Braidotti 114). Au plan de l'être, l'humain bouraouïen est proche du concept grecque de

« anatomus » par référence à l'atome comme indivisible. Au plan de l'étant, l'homme est celui dont la pensée est constamment aux prises avec des « successions de devenirs » (Braidotti) et de contingences. Dans cet esprit, l'identité du créateur n'a pas besoin de crier haut son élément statique (qu'il soit ethnique ou religieux ou national); elle se présente au contraire dans le dynamisme d'un devenir ouvert sur l'imprévu. D'où cette métaphore de l'acte de créer :

L'Inconnu et le connu
Se calment
Tu retrouves cette paix
projetée
Sur les fleurs blanches
Le Délice d'une simple phrase
Déçoit
L'Amant dans le Désarroi
Mais ce lotus sacré
qui pousse
Dans tes vases flottants
Régale le poète
de poèmes qui s'écrivent
en chantonnant (*Tremblé* 10)

La paix entre l'« Inconnu » sacré, absolu voire divin (d'où la majuscule) et le « connu » profane et usuel trouve dans sa synthèse (le mot) le tremplin vers l'unité par-delà les opposés; c'est encore cette idée chère à Bouraoui d'inviter l'humanité à la perfection du cercle, par-delà les déchirements causés par ce qu'il appelle « binarités infernales ». L'écrivain-nomadansant est celui qui ne fait pas de l'appartenance identitaire une source d'affrontement; il est celui qui fait de son art une glorification de l'innocence qui habite la nature et de ses livres des vergers (des « fleurs blanches » au lieu de feuilles blanches) où se nourrit l'âme. Et sa « nomaditude » (Bouraoui) alors? Elle est la main invisible qui détermine toute aventure « idéologique ou intellectuelle » et joue un rôle rédempteur car

le village global court droit à sa perte... et ça fait peur! Il faut se préparer. Plus que jamais un peu d'idéalisme pour réactiver les cellules engourdies de l'univers. Les lois du marché ont figé la solidarité jusqu'à sa disparition. Finances à outrance dont les pas crochues ont du mal à rectifier leur cadence. Tout le monde ne peut que gagner lorsque les gerbes d'amour fauchées sont offertes aux passants des quatre saisons. Elles seront utiles pour tout imprévu telle 'tempête du désert' et autres Tsunamis (*Transpoétique*...6).

Le nomade a de son côté deux éléments : la perspective et l'ignorance du cumul. Le regard qu'il jette sur le sédentaire est extérieur (Samy nous apprend qu'il est le Meddah qui habite hors des murailles entourant les cités). Cette distance assure surtout le détachement; un détachement qui permet d'évoluer hors des « murailles » du social et de toutes les contraintes qu'il suppose.

L'immigré dans son essence et existence :

A première vue, l'indéterminisme bouraouiën rejoint le projet sartrien de redonner à l'homme sa liberté en renversant le rapport ontologique entre essence et existence. De l'avis du philosophe français, l'essence est surtout ce qui détermine la fonctionnalité de l'existence. Pour illustrer cette idée, il part de la métaphore du coupe-papier qui, avant d'exister, se voit assigner une fonction qui confère qualités et fonctions. Ces recettes qui précèdent la naissance de l'objet en sont l'essence². Cette théorie s'applique aussi bien aux objets qu'à l'être humain. Dans le cadre des sociétés humaines, elle trouve son écho dans toute théorie essentialiste de

l'homme. L'ensemble de ces recettes s'incarne dans plusieurs figures homogénéisantes : Dieu, société, idéologie, entre autres.

Selon Sartre, libérer l'homme consiste en renverser l'ordre ; au lieu de parler de l'essence précédant l'existence, il faut d'abord exister pour ensuite générer soi-même sa propre essence. C'est ce qui libère l'action de tout *apriori*. De cette manière, le propre de l'humain doit être de prendre en charge sa propre existence, de «se saisir sans intermédiaire» (65).

Chez Bouraoui, la figure de l'immigré n'est qu'un pendant du type du nomade. Celui-ci, comme nous l'avons expliqué, recouvre une dimension archétypale dans l'œuvre. L'auteur présente le mode de vie dans ses dimensions aussi bien synchronique que diachronique ; synchronique en tant que mouvement pure qui se traduit aussi bien au niveau du déplacement de l'homme qu'à celui de l'écrit sur la page blanche (Bouraoui 2005), et diachronique dans la mesure où le nomade est ancêtre commun de tous les hommes, un ancêtre qui continue à exister parmi nous et qui, faute de grands espaces physiques d'exercice de sa liberté, trouve dans d'autres manifestations, notamment artistiques, le moyen propice de s'affranchir d'un *statu quo* qui lui est imposé. Le sédentaire n'est qu'un nouvel arrivé qui n'a pas encore pu «courber» ses penchants migratoires.

Concernant cet auteur, la priorité accordée à l'existence au détriment de l'essence se voit notamment dans la définition de l'homme. La question centrale est du côté du *qui* ? Dans le contexte de l'immigration, la question *qu'est un immigré* ? renvoie à la métaphore du coupe-papier. Elle est instinctive chez les faiseurs de politiques d'immigration, les bureaucrates et autres concepteurs de murailles juridiques et sécuritaires destinées à contrôler l'élan naturel du déplacement. La réponse à cette question se voit dans les formulaires, les lois, les rapports, les statistiques et même, en partie, la recherche académique. Le *qu'est ce que* ? détermine tout le savoir et les attitudes envers l'immigré virtuel et continue à marquer l'existence de celui déjà en présence sur le territoire national.

Nicola Colangelo (*Puglia à bras ouverts*) est le parfait stéréotype de celui qui enferme l'immigré dans la logique du *qu'est* ? Son dialogue avec Samy est jalonné de questions qui obéissent à des modes de conceptualisation communs, où le souci de catégoriser dépasse celui de comprendre. Ainsi, au lieu d'être une aventure commune, une quête d'altérité, un dépassement de modes de pensée saturés, le dialogue (enfermé dans une logique monologique) est hanté par la volonté du même de s'auto-confirmer dans ses croyances. Samy n'est qu'un prétexte dans une logique circulaire où, plus qu'autre chose, l'interlocuteur cherche à conforter et nourrir une image préconçue.

La réponse au *quoi* ? traduit en réalité notre «désir d'altérité» (l'autre conçu selon nos propres attentes), et nous livre surtout les ingrédients d'une imagologie³. Cette question relève de préoccupations exclusivement utilitaires. Qui dit utilitarisme dit réductionnisme. Dans ce sens, un immigré est tout d'abord une existence virtuelle, un «fantôme social», dont le statut est défini par les lois de reproduction sociale. Il est un être «impresonnel», dénié de toute «densité» et «complexité». Son être est motivé par un ensemble de fonctions ou un statut dans un ordre social déjà établi. Il doit trouver une place dans une configuration sociale donnée, dans un réseau de rapports de pouvoir, se soumettre à de nouveaux devoirs et adopter de nouveaux comportements. Au nom de cet impératif, il doit être simplifié, catégorisé et répertorié pour être mieux contrôlé. Par delà les modes de manifestation des ces principes, rien que par le fait d'intégrer l'immigré dans une «politique d'immigration» donnée, celui-ci est soumis à un effort de «fragmentation» (Fromm, 140) par lequel l'existence cède de son holisme en faveur de l'essence (dans le sens que lui donne Sartre).

Par ce processus, toujours selon Fromm, le sujet est réduit à l'état d'objet. De l'autre côté, la question *qui est un homme* ? est une invitation à «explorer son être et le monde qui

l'entoure» (140) ; ce qui coïncide avec le principe cher à Bouraoui d' « atteindre l'autre dans son altérité ».

La critique bouraoïenne cible un discours sur l'immigration miné par une tendance générale et persistante à mettre en veilleuse les origines, la fabrique migratoire pense l'immigré à partir du moment où il atterrit dans le pays d'accueil. La célébration de la vie de l'immigré sous une perspective holistique, comme force énergisante invitant au changement, à l'ouverture et à la négociation des rapports entre soi et l'autre, souffre du désir de soumettre le nouvel arrivé à l'impératif non seulement de valeurs existantes mais aussi à des antagonismes historiques incurables et aussi à des mécanismes de domination sociale. La réalisation de l'idéal multiculturaliste, celui consistant en voir en l'immigré un apport vitalisant ne peut se réaliser dans de telles conditions⁴.

Pour mieux comprendre l'immigré, il faut commencer par poser la question: *qu'est un immigré?* Celle-ci invite à une définition du sujet dans son aspect dynamique. La réponse à une telle question doit prendre en considération la nature plurielle avec les antagonismes, l'hétérogénéité, et toutes les qualités non exclusivement fonctionnelles de l'homme. Le *qui?* renvoie à la vie alors que le *quoi?* sert une idée sur la vie. Synthétisant le sens de l'humain dans la philosophie de Nietzsche, Deleuze considère que «dans notre essence, nous somme conduits par la question : *qui*» (1991, 87).

Dans son roman *Ainsi parle la Tour CN*, considéré comme un hommage à la mosaïque canadienne, le monde est vu à partir de la tour par les représentants d'une société multiculturelle encore en proie à des démons qui ne cessent de la hanter⁵. Le choix de cet espace explique la volonté de transcender les figures du déterminisme. Les personnages, impliqués dans l'œuvre de construction de la tour, cherchent à donner chacun un nouveau sens à son existence en se détachant du monde d'en bas. Le travail de construction évolue parallèlement avec celui de la découverte de soi. La révolution de Sartre (l'essence dépassée par l'existence) est réalisée par ces personnages. Sur la Tour «l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et...se définit après» (Sartre, 21).

Pour Bouraoui, le *qui?* mène à une approche vertical du sujet. Dans toute son œuvre, autant l'homme que la culture ne peuvent être saisis dans leur vraie nature sans prise en considération du facteur «habitus» (Bourdieu) comme «système de dispositions durables et transposables» (Preston 99). Le comportement ne peut être compris sans prendre en considération l'existence dans sa continuité. La vie est plus que stimulus et réponse ; chaque acte humain est enraciné tant dans la vie personnelle que collective. Hannibal (*Cap Nord* et *Les aléas d'une odyssée*) nous apprend que nous ne faisons que négocier nos façons de vivre. En même temps, il nous apprend que ce principe est aussi basé sur la conception de la vie comme expression plastique des «habitus». Dit d'une autre manière, le sujet ne peut pas nier les origines et doit, en même temps, garder en même mémoire que ces mêmes origines, avec toute la gamme d'«habitus» qu'ils supposent, doivent se soumettre à l'épreuve des espaces traversés. Ce qui est négocié en réalité est la réalisation pragmatique de ce qui fait l'identité, à savoir tous ces «habitus», et les processus de leur mise en contexte. L'apport culturel de l'immigré doit être considéré comme relevant d'un projet historique. Il doit répondre au besoin d'une «approche des problèmes liés à la différence et à l'immigration en implantant dans la mémoire collective une perspective historique à long terme. Prendre en considération le fait que l'immigration n'est pas un phénomène nouveau aide à décoder et restructurer collectivement le discours en vigueur. La conception de politiques tant migratoires que personnelles doit reposer sur une forte mémoire des interactions transculturelles.» (Hoerder/Hébert/Schmitt, 25).

Dans les travaux de Buraoui, le sens d'appartenance correspond à une conscience de continuités historiques mêlées à une disposition viscérale à changer. D'où la lute par plusieurs de ses personnages contre la loi implacable du temps. Dans *La Pharaonne*, le voyage du

protagoniste en Egypte revêt un caractère initiatique, où le Nil se convertit en medium entre l'individu et le pays visité. Dieux, princesses, scribes, conteurs sont ressuscités pour nous rappeler comment le mariage entre le passé et le présent est nécessaire pour atteindre la maturité nécessaire à l'avènement d'une société soucieuse de diversité et de tolérance. Dans *Retour à Thyna*, l'espace joue le même rôle que le Nil. Thyna est la ville qui assure la continuité entre l'homme actuelle et ses diverses origines. Au niveau diégétique, elle est ce contenant où Arabes, Berbères, Français, Turques et autres communautés d'une «Méditerranée plurielle» (comme Bouraoui préfère l'appeler), celle d'avant les frontières imposées par les Etats-nations et les réalités coloniales. *Cap Nord* et *Aléas pour une odyssée* présentent des problèmes propres à la Méditerranée actuelle à partir de l'expérience de Hannibal, dernier maillon de la lignée du héros mythique carthaginois, qui, dans ses déplacements, cherche à reconstituer le *Mare nostrum* de César tout en le vidant de toute visée hégémonique.

Arrivés à ce point, nous pouvons voir comment Bouraoui se distingue de Sartre quand il est question de la dichotomie essence/existence. L'indétermination chez Bouraoui obéit au même esprit sans pour autant en être la fidèle reproduction. L'essence est là. En tant qu'héritage culturel, elle prélude même l'existence. Avec la seule différence qu'ici, elle n'a pas un caractère fonctionnelle ni utilitaire ni aliénant. L'essence est avant tout « nomadanse ». Même dans ses errances, l'esprit nomade peut céder à la tentation sédentaire car, en fin de compte, « nomader » (Bouraoui) est avant tout (comme c'est décrit par l'auteur) un « état d'esprit », et l'esprit a tendance à se créer des amarres. Pour cette raison, le nomadisme comme concept a besoin d'une révolution interne, une manière de perpétuer le dynamisme et, de ce fait, de convertir celui-ci en identité, en quelque chose qui incarne le principe de l'être en devenir. Bouraoui est du côté de l'« éternel retour » nietzschien. Le « dansant » dans la « nomaditude » est ce fameux « midi » dont parle Zarathoustra. Un moment de lucidité où la pensée se libère d'elle-même pour s'assurer une constante auto-génération. Comme Adorno dans *La dialectique négative*, l'auteur adhère à l'idée de considérer le philosophe (par extension le penseur) non seulement comme un créateur de concepts, mais, surtout, de l'élément qui dynamise ces mêmes concepts.

Notes

[1] Nous nous appuyons dans ce sens sur les conclusions de Zizek pour qui : « la Vérité est contingente, elle s'articule à une situation historique concrète, elle est la vérité de cette situation, mais dans chaque situation historique concrète et contingente, il n'y a qu'une seule et unique Vérité qui, une fois exprimée, fonctionne comme indice d'elle-même et de la fausseté du champ qu'elle a subverti » (174).

[2] Selon Sartre : «Nous dirons donc que, pour le coupe-papier, l'essence – c'est-à-dire l'ensemble des recettes et des qualités qui permettent de le produire et de le définir – précèdent l'existence ; et ainsi la présence, en face de moi, de tel coupe-papier ou de tel livre est déterminée. Nous avons donc là une vision technique du monde, dans laquelle on peut dire que la production précède l'existence.» (18-19).

[3] Nous considérons l'imagologie comme une discipline qui «étudie l'origine et la fonction des caractéristiques d'autres pays et peuples» (Beller and Leerssen 8). C'est nous qui traduisons de l'anglais.

[4] Voir surtout *Transcultural networking in Canada* (Bouraoui 1989) où l'auteur fait une critique du multiculturalisme canadien, surtout des obstacles qui rendent difficile la réalisation de ce modèle.

[5] Pour Bouraoui, au lieu de fournir aux nouveaux immigrés un terrain propice à la gestion de la diversité culturelle, le Canada les enfonce dans des structures conflictuelles propres à l'histoire du pays qui les condamnent au communitarisme : « le Canada a opté pour la métaphore de la « Mosaiquequi encourageait les nouveaux arrivés à garder leur culture originelle créant même des structures éducatives pour protéger tout ce patrimoine linguistique et culturel. Seulement cette attitude encouragea le repli de chaque culture sur elle-même, déclenchant une sorte de ghettoïsation naturelle. Les Italiens formèrent des Clubs, des associations, des églises et même un lobby politique qui ne dialoguait pas avec les Ukrainiens ou les Chinois par exemple. Il s'est constitué ce que nous avons appelé une « Troisième Solitude » pour contrecarrer les « Deux Solitudes » des peuples fondateurs comme l'a signalé le romancier Hugh McLellan (2005, 61).

Bibliographie

Œuvres de Hédi Bouraoui :

- Bouraoui, H., *Les aléas d'une odyssée*, Ottawa: Vermillon, 2009
Bouraoui, H., *Puglia à bras ouverts*, Toronto : CMC éditions, 2007
Bouraoui, H., *Transpoétique. Éloge du nomadisme*, Montréal, Mémoire d'encrier, col. «Essai», 2005
Bouraoui, H., *La Pharaone*, Tunis, L'Or du Temps, 1999
Bouraoui, H., *Retour à Thyna*, Sfax, L'Or du temps, 1996
Bouraoui, H., *Transcultural networking in Canada*, Rouen: Publications de l'Université de Rouen, 1989
Bouraoui, H., *Tremblé*, dessins de Jean Hequet, Paris: Editions Saint-Germain-des-Prés, 1969

Travaux critiques :

- Braidotti, R., *Nomadic Subjects: Embodiment and Sexual Difference in Contemporary Feminist Theory*, Columbia University Press, 1994
Deleuze, G., *Nietzsche et la philosophie*, Paris: Presses Universitaires de France, coll. «Bibliothèque de philosophie contemporaine», 8^{ème} édition, 1991
Desanti, J.-T., *Le philosophe et les pouvoirs*, entretiens avec Pascal Lainé et Blandine Barret-Kriegel, Paris : Calman-Lévy, 1976
Fromm, E., *For the love of life*, traduit de l'allemand par Robert et Rita Kimber, édité par Hans Jurgen Schultz, New York, The Free Press, 1986
Hoerder, D., Hébert, Y. et Schmitt, I., *Negotating transcultural lives. Belongings and social capital among youth in comparative perspective*, Toronto, University Press of Toronto, 2005
Le Ru, V., « concept », *Dictionnaire des concepts philosophiques*, Sous la direction de Michel Blay, Paris , CNRS, pp. 131-135
Manfred, B. et Leersen, J. (ed.), *Imagology. The culutral construction and literary representation of national characters. A critical survey*, New York, Editions Rodopi, col. "Studia imagologica"
Preston, D. L., *The social organisation of zen practice. Constructing transcultural reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988
Sartre, J.-P., *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Nagel, 1970
Sedgwick, P., *Descartes to Derrida, An Introduction to European Philosophy*, Oxford/Malden: Blackwell Publishing, 2001